Sof'ja A. Čujkina, Dvorjanskaja pamjat'

François-Xavier Nérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6077>

DOI : 10.4000/monderusse.6077

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 705-707

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

François-Xavier Nérard, « Sof'ja A. Čujkina, Dvorjanskaja pamjat' », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 28 décembre 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6077>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Sof'ja A. Čujkina, Dvorjanskaja pamjat'

François-Xavier Nérard

RÉFÉRENCE

Sof'ja A. ČUJKINA, **Dvorjanskaja pamjat'.** « Byvšie » v sovetskom gorode (Leningrad, 1920-30-e gody) [La mémoire de l'aristocratie. Les anciens nobles (*byvšie*) dans une ville soviétique (Leningrad, années 1920 et 1930)]. Saint-Pétersbourg : Evropejskij universitet v Sankt-Peterburge, 2006, 259 + 32 p. (Territorii istorii)

- 1 Sof'ja Čujkina, jeune chercheur titulaire d'un doctorat de l'Université européenne de Saint-Pétersbourg, propose une recherche originale sur la société soviétique de l'entre-deux-guerres en privilégiant une démarche sociologique. Elle s'intéresse aux anciens nobles de Leningrad, projetés après la révolution dans un monde qui les rejette. L'ouvrage ne fait pourtant pas l'histoire de ce groupe social. Les rappels historiques, pour être présents, se situent clairement au second plan : les étapes de la répression qui s'abat sur ces hommes et ces femmes ne sont pas traitées à proprement parler ; les archives officielles quasiment pas consultées. C'est dire combien l'historien qui se plonge dans cette lecture, souvent stimulante, déroutante parfois, est désorienté.
- 2 Dès l'abord, le titre interroge. Puisqu'il est question de « mémoire des nobles », qui sont-ils ? Peut-on construire une équivalence claire entre l'ancienne aristocratie russe et les *byvšie*, catégorie plus vague et plus large de la société soviétique ? La détermination de l'appartenance à la « noblesse » se fait-elle sur des critères pré- ou postrévolutionnaires ? L'auteur tente de résoudre cette tension en indiquant dès l'introduction (p. 9) que sa définition de la noblesse reprend une catégorie du « discours soviétique » et, qu'à ce titre, elle serait dynamique. Le label d'appartenance à l'aristocratie serait ainsi assez « indépendant de l'autoperception [des individus] tout comme de leur statut prérévolutionnaire ». L'idée est certes intéressante et S. Čujkina rappelle les travaux de S. Fitzpatrick sur « l'attribution d'une classe » (« *ascribing class* »)¹. Pour autant, elle

peine à totalement convaincre. Cette définition flexible a-t-elle joué dans la constitution de son échantillon ? En quoi influe-t-elle sur l'analyse dans la suite de l'ouvrage ? L'autre méthode choisie consiste à privilégier la notion d'élite. L'idée est là encore intéressante et permet d'englober la noblesse dans une catégorie plus vaste (c'est d'ailleurs dans cette même logique que de longs développements sont consacrés à l'intelligentsia pré- et postrévolutionnaire, p. 98-110). L'auteur a ainsi du mal à trancher entre une définition restreinte de l'aristocratie et une vision plus élargie : cette ambiguïté traverse l'ouvrage.

- 3 Les sources de S. Čujkina font à la fois la force et la faiblesse du livre. L'essentiel est constitué par des entretiens menés à la fin des années 1990 et au début des années 2000 auprès d'individus de la « génération 1910 », nés avant la révolution, mais dont l'essentiel du parcours de vie se fait sous le régime soviétique. C'est principalement leur étude qui fait l'intérêt irremplaçable de l'ouvrage. Ces entretiens, dont les extraits parfois amplement cités sont passionnants, sont complétés par des textes de type mémoriel (souvenirs publiés, ou inédits). Enfin, il faut mentionner l'analyse, qui mériterait parfois d'être approfondie, de la presse soviétique (ici la *Komsomol'skaja pravda*). Le tout s'appuie sur une solide bibliographie aussi bien russe qu'occidentale (de nombreux ouvrages de sociologie française en particulier) qui constitue l'un des intérêts de ce travail, fruit tangible du rapprochement scientifique entre la Russie et le monde occidental.
- 4 On a amplement débattu ailleurs de l'intérêt et des limites de ce type de sources : l'auteur en est bien consciente puisqu'elle consacre une longue annexe (p. 213-226) aux problèmes de méthode et de recueil d'entretiens. Il est inutile d'y revenir ou d'opposer les deux méthodes, historique et sociologique, qui ne peuvent que s'enrichir mutuellement. On aurait pourtant parfois apprécié une sensibilité à la chronologie plus marquée (la période choisie des années 1920 et 1930 étant trop souvent traitée comme un tout) et un recours, même limité, aux archives pour recouper certaines des conclusions obtenues à partir de l'analyse des entretiens.
- 5 C'est sans conteste dans la première partie que ces insuffisances sont le plus sensibles. Dans un premier chapitre, l'auteur cherche à étudier les réactions de l'aristocratie russe face à la révolution. Cette analyse est très marquée par les travaux d'Hirschman (complétés ici par ceux de Guy Bajoit)². S. Čujkina obtient ainsi une typologie, relativement attendue, des réactions possibles à la révolution qu'elle illustre d'extraits d'entretiens. L'analyse chronologique aurait gagné à être affinée, la « révolution » étant abordée sur une période relativement longue (les exemples cités s'étalent de 1917 à 1929). Le deuxième chapitre, consacré à l'adaptation des anciens nobles au marché du travail, souffre également de cette absence de prise en compte de la chronologie et des inflexions de la période choisie par l'auteur. Une attention plus marquée à la législation et aux pratiques d'exclusion aurait en outre renforcé utilement l'étude de la formation supérieure des « nobles » de la génération de 1910. Ce chapitre, tout comme le suivant, consacré à l'intelligentsia, fourmille par ailleurs d'idées et de remarques intéressantes et stimulantes. L'auteur insiste notamment sur les capacités de reconversion des *byvšie* et de mobilisation de leur capital intellectuel et technique. Elle évoque également le sentiment d'appartenance de groupe commun à ces anciennes élites susceptibles de se « reconnaître » par une multitude de signes (silence concernant certains sujets, loisirs, centres d'intérêts). Ces derniers mériteraient certainement d'être approfondis davantage.
- 6 Au centre de l'ouvrage – et c'est ce qui en fait l'intérêt principal – se trouve la confrontation des jeunes « nobles » à la nouvelle société : il s'agit d'une véritable mise à

l'épreuve de leurs valeurs, de leur éducation, de leur famille. Ce sont ces multiples zones de friction apparaissant tout au long de l'étude qui méritent que l'on s'y attarde : on retiendra en particulier les passages sur l'école ou l'université. La socialisation par l'école, synonyme de mise à l'épreuve des valeurs familiales, est bien analysée. Tout comme l'est la cohabitation dans le monde universitaire des anciennes élites avec les nouveaux promus du régime. Certaines citations d'entretiens menés pourtant près de soixante ans après les faits témoignent d'une violente incompréhension. Cette confrontation est au cœur de la deuxième partie, qui est de loin la plus pertinente et la plus stimulante.

- 7 Elle est axée en effet sur ce qui constitue l'objet principal de ce travail : la génération 1910. Comment et en quoi ces jeunes gens reçoivent-ils une éducation « noble » ? L'auteur interroge ici les stratégies des parents : évitement par rapport à l'école soviétique, concurrence des valeurs. Le modèle présenté est intéressant et bien articulé aux témoignages cités, mais on ne peut une fois encore s'empêcher de le trouver quelque peu statique, ces stratégies devant sans doute s'adapter aux variations de la politique soviétique vis-à-vis des anciennes classes privilégiées. Le dernier chapitre se penche sur la transmission de la mémoire familiale : S. Čujkina souligne la complexité des comportements et la capacité d'adaptation de ces nobles.
- 8 En définitive, le tableau dressé de l'intégration progressive des *byvšie* dans la société soviétique est nuancé. La méthode choisie, fondée sur de multiples exemples biographiques, permet une approche fine et individualisée des trajectoires de vie. On regrettera cependant que la stigmatisation sans cesse mentionnée ici ne soit pas traitée frontalement. L'une des conclusions mérite également réflexion. À plusieurs reprises, l'auteur souligne que le compromis apparaissait comme la seule voie possible d'intégration dans la société soviétique. Il aurait importé de rester ferme sur un certain nombre de valeurs, de ne pas cacher son origine, de taire le plus compromettant, tout en ne dissimulant pas tout. En se fondant sur un exemple probant, celui de la famille Hesse (p. 166-170), l'auteur entreprend de montrer l'échec de ceux qui ont décidé de rompre totalement avec leur passé pour choisir le communisme. L'analyse est certes bien menée : l'adaptation à la société soviétique de l'entre-deux-guerres avec ses multiples purges et vérifications posait aux individus des dilemmes difficiles à trancher. Pour autant, la stratégie du silence, de la dissimulation, fréquemment adoptée, n'était probablement pas aussi inefficace que semble l'affirmer l'auteur.
- 9 Un portfolio de 32 pages, composé de photographies d'archives familiales ainsi que de nombreuses illustrations, complète utilement ce livre stimulant à la maquette particulièrement agréable.

NOTES

1. Sheila Fitzpatrick, « Ascribing Class: The Construction of Social Identity in Soviet Russia », *Journal of Modern History*, 65 (December 1993), p. 745-770 (première occurrence).

2. Albert O. Hirschman, *Exit, Voice and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organisations and States*, Cambridge: Harvard University Press, 1970 [Traduction française : *Face au déclin des entreprises et des institutions*, P. : Éditions ouvrières, 1972] ; Guy Bajoit, « Exit, voice, loyalty... and apathy : les réactions individuelles au mécontentement », *Revue française de Sociologie*, 39, 1988, p. 325-345.